Préface

Dire que ce livre sort de l'ordinaire serait recourir à une formule beaucoup trop convenue pour souligner son importance, une importance à bien des égards déroutante. L'étonnante résonance des *Nantis de Dieu* surgit d'abord avec la force d'une interpellation : interpellation de l'ordre du monde, telle qu'elle s'élève d'une prise de parole à deux voix. J'hésiterai ici à parler d'une « écriture à deux mains », tant l'impulsion, le rythme aussi bien que la forme finale de ces pages évoquent davantage *l'oralité qui se saisit en graphe à mesure qu'elle se dit* que le déroulé d'un propos continu, élaboré selon les critères de la composition discursive.

Pourtant la discontinuité de ces pages n'est qu'apparente rupture, et tout uniment séparation voulue à l'égard d'une écriture se tenant elle-même pour délibérément livresque. Le narratif à l'œuvre répond à la polyphonie du genre, puisque le récit de vie d'Havalim s'entrecroise avec le dit de Fétah. Au demeurant, le lecteur n'est pas convié à s'immiscer dans l'intrigue qui fonde la singularité de la rencontre d'un homme et d'une femme, il lui est seulement demandé de prêter une écoute attentive, de préférence rajeunie, à l'expression conjuguée de ces deux voix.

La connivence du féminin et du masculin est-elle pour quelque chose dans la manière surprenante dont le texte s'enroule au texte, dans la façon preste et prenante avec laquelle le récit biographique appelle le témoignage, le témoignage la notation du souvenir, et la mémoire le dialogue marqué au coin de la blessure, comme si les

évocations, le plus souvent lointaines, surgissent, par concomitance, saisies sur le vif du choc, de la révolte ou de l'arrêt sur image ? Il semble que chacune de ces ouvertures ajoute à la densité crue de l'œuvre. Cette perception première participe du scandale et du secret bien caché, mais pourtant visible pour qui veut bien au moins le soupçonner. Mais n'anticipons pas.

L'unisson des deux voix, jamais uniforme, progresse aussi avec la force de conviction de deux passants qui ont traversé les possibles douloureux de l'histoire humaine. Cet unisson ne se fait pas seulement acceptation de plusieurs héritages, retour réfléchi et de plus en plus conscient du sens que ce double legs porte au monde comme une question, il emporte aussi avec lui la critique salubre qui bouscule dans son élan le préjugé, censé inamovible.

Au commencement, il est moins question de suggérer comment les mots s'emparent d'une mémoire pour en exhiber les recoins, les cryptes ou les ressacs d'où, naguère captives, se lèvent maintenant les ombres des offensés – esclaves, persécutés, humiliés et victimes du racisme ou de la judéophobie doctrinaire –, il est, disons-nous, moins question de réunir juges, procureurs et avocats de quelques assises morales, que de célébrer l'existence d'un pacte de confiance entier à l'égard du monde des hommes. Or la poursuite de ces récitatifs enchevêtrés, livre au bout de leurs paysages propres, le plain-chant d'une humanité emmurée : ici dans le mépris ordinaire, là dans la haine mécanique, là-bas dans la rumination des vieilles prédications qui condamnent au bannissement ou à la flétrissure des pans entiers d'elle-même.

À première vue, l'entrecroisement de ces voix n'obéit pas à un « genre » aisément identifiable, leur contiguïté existentielle les dispense en somme d'avancer sous une quelconque bannière, puisqu'à elles deux elles signent la défaite des violences. Forts de leur ingénuité riche d'espérance, Havalim et Fétah, sont sortis de l'enfance, distants de nombreuses latitudes, solaires et francisés, porteurs aux aguets, prêts à rejoindre l'histoire des autres, griffés par

leurs identités respectives. L'écho de la généalogie, forte et armée de houles, hautes et travaillées de cauchemars, mais de rêves aussi, comme les mers d'écumes subtiles ou de murs d'abysses, à chacun a donné son premier langage.

Le lecteur les voit s'avancer d'abord sans crainte, avec l'audace spontanée de la jeunesse, à la découverte de leur « milieu naturel » ; mais chacun, à tour de rôle, déjà prévenu, pour une part, contre la dureté du monde, par le récit des familiers d'où parviennent les premiers échos de la grande histoire. On ne dira rien ici de l'ébranlement premier, qui devançant l'exil, qui lui faisant cortège, le pied à peine posé sur un sol neuf, donnera à ces récits annonciateurs la consistance d'un irrémédiable vécu.

La toute première question qui se pose sera peut-être de conférer une identité, même approximative, à ceux que les récitants nomment ensemble « les nantis de Dieu ». Bien peu, sinon rien n'est d'abord explicité d'une définition que le lecteur serait pourtant en droit d'attendre. Si la réponse, toutefois, ne nous vient pas d'une qualification définitive, à tout le moins la compréhension de ce titre se laisse-t-elle déduire du texte même. Une abondante littérature, directement enracinée dans l'histoire sociale de l'Europe, nous avait familiarisés avec la description du monde des nantis, peu enclins à partager leurs richesses, économes en largesse, davantage portés à fortifier leurs privilèges, de manière à pérenniser une puissance qu'en retour les déshérités leur envient ou leur disputent, au nom d'une parité que les lois de l'histoire furent malgré tout les premières à dévoyer en oppression accrue.

Le nantissement dont se prévalent les figures innombrables qui traversent ce livre, leur vient d'un tout autre côté que celui qui d'ordinaire fortifie les puissants dans leur aptitude à cumuler les biens de ce monde, puisqu'ils se prévalent moins de faire commerce d'avoirs que de faire profession d'être et de s'instituer dispensateurs de bonne parole. En un mot, les nantis de Dieu sont ces multitudes fortes de leurs certitudes et de leurs dogmes, entièrement dévoués à

pérenniser les enseignements, reçus en héritage, avec les préjugés qui en résultent, que leur inspirent le seul prononcé ou la seule expression du signe juif.

Choc frontal, bloc contre bloc, ou plus exactement peau contre coups – coups du sort, coups de poings, coups en traître – ainsi va le déroulé de ces stances dont les scènes principales renvoient le lecteur à son chaos primordial. Car les nantis de Dieu qui ont ici ou là fait profession d'aimer leur prochain, par la réduction de son altérité, le meurtre ou la sollicitude primaire, se sont révélés impuissants à donner sinon à vivre, sans haïr, la mesure de leur enseignement natif. Fallait-il encore que l'étranger – appréhendé à l'aune de leur foi, aussi bien que du prisme de leur culture – leur concède que leurs préventions ne font qu'un avec la vérité, pour se voir admis auprès d'eux avec la dignité pure et simple de l'humain ?

Un philosophe, lassé des concepts, sera émerveillé de discerner dans ces pages une ample phénoménologie de la bonne conscience, soudain heurtée par une parole qui la met en crise. Un théologien soucieux d'éthique, et pas seulement de spéculation sur la juste parole au sujet de la nature ou des puissances du divin, ne pourrait pas, quant à lui, ignorer que cette polyphonie sexuée, dénonce avant tout la paradoxale et violente utopie du devoir d'aimer l'autre, quand d'aimer il s'agit de faire une question de principe sans application réelle, juste une devise sans conséquence, aussi épineuse que le barbelé du prêt-à-penser.

Havalim et Fétah : ce qui les éloigne par leur provenance – leur dissemblance originaire – les rapproche malgré tout aux yeux du lecteur qui saura discerner dans cette rencontre le point d'alliage de deux rébellions, unies dans le combat par la compréhension qu'ils se portent au vu et au su de la haine incandescente des autres. Prendre la parole, prendre à parti la conduite de ces « autres », c'est-à-dire de la multitude civilisée, nantie de ses certitudes impériales, c'est instruire le procès d'une fausse conscience, depuis longtemps érigée en machine de guerre, dont l'affirmation

mécanique ne laisse plus de place à l'imprévu. Les signes, comme les inconscients se répondent, pour le meilleur et pour le pire. Dès lors que leurs parcours se saisissent comme la révélation graduelle de l'impossible – alternativement victimes de l'agression et du mépris – le sens de chacun se ligue avec le sang de l'autre pour une épopée prodigieuse.

J'ai plus haut fait une rapide allusion à ce qu'il y a de « cru » dans ces pages : cette manière de dire ne vise pourtant nulle impudeur, elle cherche plutôt à souligner d'un mot la portée d'une lutte sans merci, mais aussi d'un refus impénitent, au long desquels tombent les masques, dévoilant la grimace délétère qui gît par-delà l'attente obsédée des nations. Cette attente consisterait dans le maintien du peuple juif au rang de caution théologique, pour deux projets, à la fois surgeons et concurrents auquel le judaïsme servirait de caution passive.

À travers le dit de Fétah, une voix minoritaire, ouverte et bienveillante salue le retour du peuple juif sur sa terre. Cette voix, lestée de tout préjugé, s'engramme elle-même dans la recommandation d'une parente. Elle s'élance même, avec son regard porté sur un monde injuste et cruel, avec le savoir incessant d'une souffrance analogue. Le paradoxe des nantis de Dieu consiste pourtant à reconduire par-devers eux la haine sourde des opprimés, bien qu'ils s'en défendent. Havalim quant à lui porte la mémoire des exils conjugués – sépharades autant qu'ashkénazes ; cet exil fonde la condition d'un savoir non moins lucide sur les cultures de l'offense qui l'entourent.

À la fin, jugeront-ils, il ne sert de rien d'entrer dans le pseudo-dialogue qu'entendent susciter les nantis : ceux-là ont l'esprit plein de préventions, puisqu'à chaque parole se devine leur dessein d'arraisonner Israël, d'en nier la primogéniture appelée à se redéployer aux dimensions de l'histoire responsabilisée, c'est-à-dire spiritualisée selon les lignes de la vision prophétique. L'impénitent refus de comprendre qu'Israël ne se cantonne pas à ses livres va

susciter la volte-face risquée de Havalim. Nous laisserons aux lecteurs le soin d'épouser en même temps qu'il le conte l'épreuve des marais, Nuit de révélation lumineuse entre toutes – nuit de l'Appel du Très Haut – au terme de laquelle, l'homme à l'issue d'un combat contre l'Ange, abordera, transfiguré, le sens de sa propre vocation.

C'est à n'en pas douter du moment de ce passage à la limite – lieu de bouleversements en cascades – que date le façonnement d'une parole sans concession, éprise de vérité, mais surtout éveillée à ses devoirs. L'épreuve de la Révélation retrouvée ne saurait se comparer à l'ascèse d'un exercice spirituel privé de la présence, elle est tout entière remontée aux origines sous le regard des hommes, attestation de vérité nue, quoi qu'ils soient portés à en dire, fut-ce dans l'expression réitérée de la violence qu'inspire à ces innocents aux mains pleines la protestation nue de l'éveillé.

Havalim et Fétah s'insurgent, ils disent leurs quatre vérités aux nantis de Dieu – meurtriers en puissance, jamais repentis, prêts à faire feu sur leur Témoin dès lors que ce dernier demande qu'ils lui reconnaissent sa place, sa véritable place qui ne serait pas simplement celle d'un faire-valoir, ni d'un garant de la bonne conscience des autres. À juste titre accusés d'usurpation d'identité – expression coulée dans la foi de la suprême faute morale – les nantis de Dieu ne pardonnent pas à l'homme-signe d'Israël de proclamer dire en bleu leur forfaiture. Ils lui en veulent à mort de son audace.

Pour les nantis de Dieu, c'est un fantôme du revient ! Et l'irruption du revenant inspire crainte et tremblement aux occupants séculaires de ses territoires, en somme bien peu soucieux de la justesse des choses, eux qui, à force de violence, se sont fait les chantres incontestables de la Justice de Dieu. Depuis longtemps, ils avaient pris pour monnaie sonnante l'oubli organisé de sa présence, aussi bien que toutes les chroniques de sa disparition visible ; au passage ils avaient même édifié leur profession de foi

sur la négation de son nom, du nom de sa terre, du relief de ses symboles détournés aux fins d'une réappropriation, objets de toutes les commémorations funèbres, seules conditions de leurs propres naissances !

Pourtant dit et redit Havalim : *Israël haï, Israël vit et vivra*. De cela les nations doivent tenir compte. Et au bout du compte, il serait logique qu'elles s'amendent. Il ne leur est pas demandé de se réformer, ni de distordre, ni de gauchir leur espérance ; mais il est exigé d'elles un effort de lucidité, une clairvoyance qui serait la signature de leur propre salut. Est-il donc bien vrai qu'on ne pardonne pas un bienfait ? C'est aussi le thème de ce livre, où deux voix, valant mieux qu'une, méticuleusement, dans l'après coup, consignent accusations, procès en sorcellerie, tentative de dévoiement d'un message entendu, mais littéralement *in*supportable pour l'autisme des théologies, l'assurance impensée des analystes, militants qui se piquent de prétendre à davantage que ce qu'ils savent. Mais ces publicains que savent-ils *au reste ?*

Deux fois quatre chapitres ciselés – la rareté se compte toujours sur les doigts d'une main – dessinent l'empan de cette quête réitérée à l'intention du lecteur. L'ensemble commence par Elle et l'épilogue se fait par Lui. L'intervalle de ces deux pôles s'emplit de leurs exils, mais aussi de leur prière, de ce qu'ils reçurent des temps d'avant eux, des rencontres de peine ou de l'abord souhaités des autres. Bien des figures hantent ces pages : austères ou délétères, graves ou étonnées, des visages fermés aussi, comme des yeux ou des bouches étonnés, prêts à dire autre chose. Cette restitution aurait pu ne pas être, en demeurant confinée au secret du silence privé. Mais il est heureux que cette marqueterie de récits et de luttes ait ici trouvé son chemin, celui de l'expression au grand jour et de l'écoute libérée. Il fallait que soit rendue, dite, haut et fort, la croisée de ces destins nés en convergence, appelés à verser leur tribut de frontaliers aux portes hautes des villes closes, pour les ouvrir enfin.

Au milieu de l'évocation des passions idéologiques s'acharnant sur les corps du délit – passions exacerbées que combat la raison aux aguets – deux voix en appellent donc à l'intelligence d'une proximité retrouvée. Emmenée par l'élan hébraïque, d'elles monte la véritable protestation des peuples, ainsi que l'éblouissante contre-note d'un possible changement de cap.

Georges Elia Sarfati
Professeur des universités